

Spirale

Nous, fiction / *L'espèce fabulatrice* de Nancy Huston. Actes Sud / Leméac, 197 p.

Marie-Noëlle Huet

Pour la sociocritique : l'École de Montréal
Numéro 223, novembre-décembre 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/16760ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huet, M. (2008). Nous, fiction / *L'espèce fabulatrice* de Nancy Huston. Actes Sud / Leméac, 197 p.. *Spirale*, (223), 42-42.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Nous, fiction

L'ESPÈCE FABULATRICE de Nancy Huston

Actes Sud/Leméac, 197 p.

par MARIE-NOËLLE HUET

La prolifique romancière et essayiste nous a livré son quatorzième essai, *L'espèce fabulatrice*. Il traite des rapports entre la réalité et la fiction et tente de montrer comment l'identité est constamment en construction. Cette idée, qui apparaît en filigrane dans *Lignes de faille*, prix Femina 2006, semble participer d'une réflexion qui a longtemps suivi l'auteur.

Le court essai tire son origine de la question d'une détenue posée à la romancière lors d'une visite à la prison de Fleury-Mérogis, en banlieue parisienne : « À quoi ça sert d'inventer des histoires, alors que la réalité est déjà tellement incroyable ? »

À notre naissance, nos parents nous mettent toutes sortes de fictions dans la tête : le prénom et le nom

qu'ils nous ont choisis, la langue qu'ils parlent, la religion qu'ils pratiquent (ou non), la patrie qui les a vus naître. Ces éléments sont constitutifs de notre identité. Il est faux, toutefois, de penser que nous venons au monde avec un « moi » déjà façonné. « On ne naît pas (un) soi, on le devient. Le soi est une construction, péniblement élaborée », nous dit l'auteure. Les fictions, qu'elle qualifie d'involontaires parce que arbitraires, posent les fondements de ce qu'elle nomme l'« Arché-texte » ; le texte primitif à la source de notre espèce. À l'origine, il nous a aidés à survivre, à nous protéger contre des menaces extérieures. « Comme tous les primates mais plus encore, les humains — fragiles et menacés — ont appris à survivre en s'attachant fortement au nous et en percevant tous les eux comme

des ennemis potentiels. » Face à une menace, les individus ont tendance à revenir à l'Arché-texte. Huston prend comme exemple les événements qui ont suivi le 11-Septembre : « Se sentant menacés, les Américains étaient convaincus d'être dans le vrai lorsqu'ils ont entrepris une coûteuse et complexe cérémonie militaire qui n'avait rien à voir avec les attentats en question ». Elle va même jusqu'à affirmer que « [l'Amérique post-11 Septembre s'est comportée comme une tribu primitive. » Comment faire, alors, pour s'affranchir de l'Arché-texte, ou du moins le dépasser ?

La solution que propose Nancy Huston se trouve dans un autre type de fiction, celui-là volontaire : « La littérature : quitter l'Arché-texte. Dépasser les récits primitifs. » En nous faisant voir le monde autrement, les fictions

volontaires nous permettent de relativiser l'arbitraire de notre « réel » et de constater que notre identité est changeante. Le roman, plus que la poésie ou le théâtre, permet « d'explorer l'intériorité d'autrui », de s'identifier à des personnages qui vivent à des époques ou dans des milieux différents.

Comme elle le conclut, « [j]l n'est ni possible ni souhaitable d'éliminer les fictions de la vie humaine. [...] Tout ce que l'on peut faire, c'est essayer d'en choisir des riches et belles, des complexes et nuancées, par opposition aux simples et brutales ». Somme toute, si les formules utilisées par l'auteure paraissent parfois un peu simplistes, *L'espèce fabulatrice* est un bel hymne au roman et à la vie. ●

Stéphane La Rue, *Couverture*, 1996
Acrylique sur bois (32,5 x 176,3 x 215,7 cm)
Photo : Guy L'Heureux. Collection de l'artiste.

